

**De la Savoie à l'Adriatique  
avec Lyria  
août 2015**

Après un départ à l'aube, en deçà et au delà des Alpes, la pluie ne nous quitte pas et Jean-Michel tout en commentant les régions traversées fait marcher les essuie-glaces. Mais à Crémone, célèbre pour les violons et violoncelles sortis de ses ateliers pendant des siècles, le ciel est souriant. Les noms d'Amati, Guarneri, Stradivari sont indissociables de la ville où l'activité de lutherie est toujours intense. La visite chez un luthier nous a permis d'avoir des explications très techniques sur le métier, de toucher les diverses pièces d'un instrument, d'avoir en main des morceaux d'épicéa et d'érable et de comprendre ce qu'est la « table », les « ouies » et « l'âme ». Une pause sur la belle piazza, un regard sur le Torrazzo, le plus haut campanile d'Europe (dit-on), mais pas le temps, hélas, d'entrer dans le Duomo et le Baptistère, car nous sommes attendus à Busseto, sur les terres verdiennes.

La Casa Barezzi, du nom de la famille où fut accueilli et logé à 18 ans le jeune Verdi est un lieu capital pour comprendre sa vie, Au près du jeune Giuseppe, déjà compositeur en ses années d'adolescence, (à 11 ans il a remplacé l'organiste de cette ville), Antonio Barezzi, musicien lui-même, a joué un rôle déterminant pour son éducation musicale et sa carrière future. Sachant jouer de plusieurs instruments à vent, fondateur de la Société philharmonique, il est devenu son beau-père quand Verdi a épousé sa fille Margherita. Après la mort de celui qu'il appelait son « second père » il a écrit :



**« A lui seul je lui dois tout, tout, tout »**

Après avoir pénétré dans le grand salon où trône le piano-forte sur lequel le jeune homme jouait ses compositions, nous découvrons plusieurs pièces attenantes qui sont devenues un musée où portraits en grand nombre représentent un homme séduisant au visage noble et grave depuis ses jeunes années jusqu'à la maturité.

La richesse des témoignages de la Casa Barezzi, les documents réunis ici, nous ont préparés à la visite très attendue de la Villa Sant'Agata à quelques kilomètres de là.

**« Il est impossible que je trouve pour moi un lieu où vivre avec plus de liberté ».**

Telle que nous la voyons aujourd'hui, la maison est le fruit d'un projet que Verdi a voulu, le terme est à souligner, il en a suivi l'élaboration, comme il suivait lui-même la gestion des terres et des paysans de son domaine. En dehors des mondanités et de ses voyages en Italie ou en Europe il a trouvé ici le havre de paix souhaité où il a vécu avec Giuseppina Strepponi devenue son épouse. Traverser le salon, les chambres - la sienne, celle de Giuseppina qui est morte ici - le bureau où il a travaillé, composé, ce cadre de vie au décor inchangé où les portraits, les pianos, les lettres manuscrites, les photos, nous plongent dans l'intimité d'un lieu essentiel, nécessaire à son génie créateur.

La nature a tant compté pour lui qu'il a en grande partie créé les massifs du jardin et le grand parc où il a fait planter des espèces rares. En marchant dans les allées sous les arbres majestueux ou autour du petit lac, j'ai ressenti comme d'autres une véritable émotion d'être, littéralement, sur les pas du Maestro. Sa présence était sensible sous un ciel rendu mélancolique par la pluie. Ces deux étapes sont très importantes pour la compréhension de l'homme que nous connaissons par sa musique, et que la biographie écrite par Patrick Favre-Tissot, en 2013, nous a rendus plus familier.

Les quelques heures passées dans la ville de Parme qui a vu naître Toscanini, restent comme un des meilleurs souvenirs du voyage. Cité animée au cœur d'une région agricole prospère - ses spécialités, le jambon, le parmigiano, sont réputées. Elle comporte parmi ses monuments remarquables le Théâtre Farnese du 18<sup>ème</sup> siècle, une gigantesque structure de bois (87m x 38m) où tout est en trompe-l'œil, peintures, colonnes, statues... Bien restauré actuellement, car en partie détruit par les bombardements de 1944, il est exceptionnel comme celui de Vicenza, le « teatro Olimpico », qui lui est antérieur

Autre édifice incontournable, considéré comme un des plus beaux d'Italie, le Baptistère des 12<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> siècles est aussi intéressant par son architecture, ses façades en marbre rose de Vérone que pour son décor intérieur, sa coupole et ses murs peints. Octogonal comme la plupart des baptistères paléochrétiens et romans, la richesse de l'ornementation intérieure est telle qu'il est impossible de le décrire.

Continuant vers l'est nous arrivons à Pesaro, charmante station balnéaire sur la côte adriatique. C'est la ville natale de Gioacchino Rossini, où chaque été a lieu un festival consacré à sa musique. Rossini a été un enfant précoce : il a composé à 12 ans six «sonate a quattro» et un premier opéra à 15 ans. : « l'Inganno felice » (l'heureux stratagème) intitulé « farce en musique » par son auteur qui avait 20 ans à la création à Venise en 1812.

« Ici le génie éclate de toutes parts » écrit Stendhal enthousiaste, tandis qu'un journaliste tout aussi séduit s'exprime ainsi : « L'Inganno felice » n'aurait pu connaître plus grand succès.

Nous ne pouvons assez le louer tant sont nombreuses les beautés de sa musique ».



L'imprésario du Théâtre San Moisè écrit à la mère de Rossini : « Ce fut non seulement un succès mais de la fureur (furore) » et ajoute que le public criait « O che bella musica ! » Premier et immense succès pour le jeune compositeur : il est impossible de citer les dizaines de villes où l'œuvre a été jouée en Italie, dans de nombreux pays d'Europe, jusqu'aux Etats-Unis et en Amérique du Sud.

L'œuvre en un acte, ici représentée dans un charmant petit théâtre à l'italienne, n'a rien d'une farce : les personnages sont sérieux, l'intrigue est simple, il y a une pseudo-orpheline (Nisa, soprano à la charmante voix), quelques beaux airs. Une heure et demie de musique qui ne nous dépayse pas et conforte l'idée que l'on a de la légèreté rossinienne.

Autrement plus « étoffé » et complexe est le livret de la « Gaza ladra » - « La pie voleuse », composée cinq ans plus tard : ici aussi il y a des rebondissements, une erreur judiciaire dont est victime la jeune Ninetta accusée injustement de vol...L'auteur est...la pie, nous le savons dès le 1<sup>er</sup> acte. Le jugement de la jeune Ninetta donne lieu à une mise en scène sombre à la limite du tragique mais heureusement son innocence est reconnue et l'opéra connaît un heureux dénouement.

Au programme des réjouissances, il n'y avait pas que la Musique : comme d'autres voyages de Lyria, celui-ci conçu et organisé par Marie-Paule nous a proposé de belles découvertes. Dans chacun des lieux visités et des paysages traversés, les monuments, les vestiges, l'urbanisme sont le résultat d'une histoire complexe, souvent mouvementée, quelquefois tragique, qui en a fait au cours des siècles ce que nous voyons aujourd'hui. Certains lieux gardent le souvenir d'un personnage célèbre, potentat, artiste, musicien, peintre qui est né ou a vécu ici. A Jesi, petite ville proche d'Ancone, enfermée dans ses remparts, sont nés Frédéric II de Hohenstaufen (qui a régné sur l'Italie du sud et la Sicile) et, au 18<sup>ème</sup> siècle, le compositeur Pergolèse, tandis qu'Urbino garde le souvenir du peintre Raphaël dont on visite la maison familiale



Je ne suis pas seule à avoir eu un coup de cœur pour la petite ville médiévale de Gubbio en Ombrie, ses ruelles, ses escaliers qui escaladent le Mont Ingino, ses palais, ses églises et ses maisons des 13<sup>ème</sup> et 14<sup>ème</sup> siècles aux austères façades. Ici flotte le souvenir de François d'Assise qui y a séjourné. Gubbio et Urbino sont si riches qu'on ne peut les aborder en quelques heures, un sentiment si fréquent quand on voyage dans cette belle Italie... Une enquête de l'UNESCO a conclu que près de la moitié des richesses culturelles recensées sur la planète se trouvent en Italie

Ravenne et Ferrare, toutes deux inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO, font partie de ces lieux où il y a tant à découvrir car réellement exceptionnels : ce furent les prochaines étapes qui se sont révélées à nos yeux émerveillés.

Sous la domination de Rome, puis des Goths avant celle de Byzance, Ravenne est la ville impériale où se sont rencontrés l'Orient et l'Occident. L'éclatante parure de mosaïques ornant les édifices religieux paléochrétiens et byzantins provoque un choc au visiteur ! Chaque décor sur fond d'or fait de milliers de tesselles de pierre ou de marbre est porteur d'un message symbolique et théologique, dans des styles variés, où sont aussi présents le réalisme et l'évocation de végétaux et d'animaux.

« La stabilité et la hardiesse, la splendeur des couleurs et la pureté des lignes, le génie de Rome et celui de l'Orient ne s'étaient jamais associés en un ensemble plus fascinant ni plus harmonieux » (Choisy, historien du 19<sup>ème</sup> siècle). Cette citation se rapporte à la basilique de San Vitale, (VI<sup>ème</sup> siècle), à l'intérieur ample et grandiose. Notre guide nous emmène ensuite au Mausolée de Galla Placida (V<sup>ème</sup> siècle) dont l'extérieur modeste, en briques, ne laisse pas deviner la magnificence du décor intérieur, ses parois en marbre jaune, ses voûtes aux

motifs d'étoiles d'or et de fleurs et le bleu intense des coupoles. D'instinct, chacun fait silence en entrant, saisi par une telle beauté...

A Saint Apollinaire « il Nuovo », impressionnante basilique, il faut garder la tête levée pour admirer les parois de la nef couvertes de panneaux de mosaïques dont chaque détail de ces tableaux bibliques est un chef d'œuvre. Tandis que le cortège des Martyrs et le cortège des Vierges sont traités selon l'hiératisme byzantin, la marche des Rois mages montre un réalisme à la limite du pittoresque (visages, vêtements) dans leur hâte à se diriger vers Marie et l'Enfant.

Une courte halte devant le tombeau de Dante rappelle que le grand poète a vécu ici les dernières années de sa vie d'exilé.

La Renaissance fut particulièrement brillante à Ferrare où la famille d'Este - qui a régné pendant 4 siècles - a attiré peintres, architectes et artistes de renom. Les drames sanglants, assassinats, empoisonnements, prisons n'ont pas manqué pour régler les conflits familiaux, et cependant les princes, amoureux des arts, ont attiré et protégés les artistes : l'Arioste, le Tasse, Piero della Francesca, Mantegna ont travaillé et séjourné dans une cité qui, à l'égal des grandes cours européennes, n'avait rien à envier à Venise ou à Florence.

Un intéressant quartier juif subsiste dans la ville médiévale qui témoigne de la communauté des juifs expulsés d'Espagne, accueillis par le Duché, qui a contribué à la prospérité de la cité. Palais, églises, jardins font le charme de cette ville qui a bénéficié au 15<sup>ème</sup> siècle de la vision moderne du prince Ercole d'Este qui a décidé de l'aménagement du Pô et de l'agrandissement selon des plans d'urbanisme (plus tard adoptés dans d'autres villes d'Europe) qui ont presque doublé la surface de la cité.



Vérone est le point final de notre semaine italienne avant le retour en France. La journée est libre pour découvrir, voir ou revoir un des nombreux monuments, vestiges de l'histoire prestigieuse de cette grande ville de Vénétie. Quelques-uns, dont je suis, ont préféré un rythme plus doux (pour reposer la tête et les jambes !). Il suffit parfois d'une seule visite pour être comblé ! Parmi les nombreuses églises de Vérone, San Zeno (du nom de Zenon, évêque au 4<sup>ème</sup> siècle) et son cloître méritaient bien deux heures : chef-d'œuvre d'architecture romane (12<sup>ème</sup>, 13<sup>ème</sup> siècles), à l'intérieur majestueux, d'admirables fresques couvrent les parois des nefs. La façade n'est pas moins intéressante avec son portail et ses sculptures, sa porte couverte de panneaux de bronze, ses lions stylophores semblables à ceux vus à Crémone, Ancône, Parme. (« dans la symbolique de l'art roman les lions qui supportent les colonnes représentent la force bestiale domestiquée, rendue utile » Ch. Regat). Il y a même une statue de « San Zenon qui rit » : imaginait-il quel bel édifice serait bâti à sa mémoire quelques siècles plus tard ?...

Vérone est aussi célèbre pour Roméo et Juliette que pour son festival d'art lyrique qui a lieu chaque été dans les Arènes. Le soir du 15 août nous gagnons les gradins pour aller voir « Aïda », un des opéras les plus populaires de Verdi, si souvent représenté ici depuis 100 ans.

L'important n'est pas la cohérence historique du sujet inventé de toutes pièces par l'égyptologue Mariette mais plutôt les passions des protagonistes : l'amour, la jalousie, le patriotisme, sentiments universels, sont les ressorts du drame mis en musique par Verdi pour l'inauguration de l'Opéra du Caire en 1872.

Quant aux personnages « la musique les transcende, Verdi confirmant l'équilibre idéal entre drame collectif et conflits intimes » (Patrick Favre-Tissot).

Sous nos yeux éblouis s'ouvre un décor qui nous transporte en Egypte, la silhouette du Sphinx dominant la scène immense : il faut savoir que pour la création au Caire le compositeur s'est montré exigeant sur la représentation de l'Egypte antique, demandant un maximum d'authenticité.

Les costumes fastueux, les ballets, tout n'est que magnificence dans une mise en scène de Franco Zeffirelli, cinéaste et metteur en scène de nombreuses œuvres lyriques. C'est une vision spectaculaire qui illustre « la dimension phénoménale des scènes de masse avec un traitement superlatif des chœurs » (Patrick Favre Tissot). Ici la musique se fait visuelle.

La représentation du triomphe de Radamès, le général victorieux des Egyptiens, est une apothéose ! Après les grands effets de ce tableau, la confrontation pathétique d'Aïda et de son père Amonastro, dans une scène intimiste, est un sommet d'émotion, hélas interrompu par les premières gouttes de pluie alors que quelques nuages ne nous avaient pas semblés menaçants jusqu'alors. En un instant les musiciens de l'orchestre disparaissent tandis que les spectateurs sont conviés à la patience : les parapluies s'ouvrent, les vendeurs de capes plastiques « made in China » font des affaires et que s'activent ceux qui sèchent la scène.

Après un espoir de reprise, hélas le spectacle est interrompu car le ciel est impitoyable...Un peu triste notre groupe de silhouettes encapuchonnées regagne l'autocar sur un lointain parking...

Marie-Paule, telle un berger vigilant a récupéré tout son troupeau à la sortie de l'Arena.

Au retour, tant de souvenirs, d'impressions, d'émotions subjectives se bousculent dans ma mémoire qu'il est difficile d'en faire un récit. Du voyage il nous reste des coups de cœur, des images fortes mais comment évoquer les échanges, les enthousiasmes, les traits d'humour (ils n'ont pas manqué !), le bonheur de fêter à deux reprises l'anniversaire de Solange, en un mot l'ambiance du groupe.

Voyager c'est une rencontre avec des cultures, une civilisation et ce qu'elle a produit - je n'oublie pas sa gastronomie, la pasta accommodée différemment chaque jour, son huile d'olive (avec une mention spéciale au repas délicieux servi à Urbino !) - C'est aussi un temps privilégié pour connaître ses compagnons de route.

Un grand merci à Marie-Paule qui a conçu ce voyage et y a travaillé pendant de longs mois.

Texte de Jacqueline Toutain

Mise en page de Ph. Toutain